

Christian Mahoukou  
*Philosophe, chercheur indépendant  
en phénoménologie de l'interpellation*

---

*Dialogales – V.*

# L'AMOUR COMME PROBLÈME

*Phénoménologie du lien à l'heure des algorithmes sentimentaux*

*« L'amour est désir d'immortalité. »*

Platon, Le Banquet

*« Aimer, c'est craindre pour l'autre. »*

Emmanuel Levinas

*« Je veux comprendre ce qui m'arrive. »*

Roland Barthes, Fragments d'un discours amoureux



# PRÉLUDE

*Une salle, une question sans filet*

Le professeur Verne entra ce matin-là et ne posa rien sur la table.

Pas de livre. Pas de photographie. Pas de pierre. Rien.

Il s'assit directement — au centre du cercle, parmi eux, les mains croisées sur les genoux — et les regarda avec ce silence particulier qui précédait toujours les questions qu'il jugeait importantes.

— Je vais vous poser une question. Une question que les philosophes posent rarement en cours — parce qu'elle est trop proche, trop personnelle, trop exposée. Mais ce séminaire ne peut pas commencer autrement.

Il les regarda un à un.

— Êtes-vous amoureux en ce moment ? Ou l'avez-vous été récemment — assez récemment pour vous en souvenir vraiment ?

Quelques sourires. Un léger mouvement dans la salle — le mouvement de ceux qui ne s'attendaient pas à être atteints là.

— Je ne vous demande pas de répondre à voix haute. Je vous demande de vous souvenir. De retrouver l'état — cet état particulier, reconnaissable entre tous, que Stendhal appelait la cristallisation. Ce moment où quelqu'un occupe vos pensées d'une façon qui n'obéit à aucune logique. Où sa présence change la qualité de l'air.

— Maintenant — je vous pose la question philosophique. Cet état — qu'est-ce que c'est ? Pas psychologiquement. Pas neurologiquement. Philosophiquement. Qu'est-ce qui se passe vraiment quand on aime ?

— **Malia** : On sort de soi. C'est la première chose que je dirais. Quelqu'un d'autre devient — pendant un temps — plus important que soi. Plus réel que soi, presque.

— **Thomas** : On perd quelque chose. Un certain contrôle. Et c'est à la fois insupportable et — on ne veut pas que ça s'arrête.

— **Iris** : On est exposé. Vraiment exposé. Quelqu'un peut vous blesser d'une façon que les autres ne peuvent pas. Parce qu'on lui a donné l'accès à ce qui compte.

— **Noa** : On reconnaît quelqu'un. Pas au sens de l'avoir déjà vu. Au sens de — ce quelqu'un correspond à quelque chose qu'on portait sans le savoir.

— Vous venez de décrire, chacun à votre façon, ce que trois philosophes ont mis des millénaires à articuler. Platon a dit : l'amour est désir d'une complétude perdue. Levinas a dit : l'amour est exposition à la vulnérabilité de l'autre. Barthes a dit : l'amour est reconnaissance d'une singularité irremplaçable.

Il se leva.

— Et maintenant — voici pourquoi ce séminaire est urgent. Parce que tout ce que vous venez de décrire — cette sortie de soi, cette perte de contrôle, cette exposition, cette reconnaissance — tout cela est précisément ce que les algorithmes de rencontre amoureuse prétendent rendre inutile.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**L’algorithme promet l’amour sans risque.**

**Mais l’amour sans risque — est-ce encore de l’amour ?**

---

\* \* \*

## I. Platon et le désir d'éternité — L'amour comme manque et comme ascension

---

— Je voudrais vous raconter une histoire.

Il s'assit sur le bord de la table — cette posture qu'ils connaissaient comme la posture des moments où il voulait être plus proche.

— Il y a environ quatre cents ans avant Jésus-Christ, à Athènes, un groupe d'hommes se réunit pour un banquet. Ils ont décidé — au lieu de boire comme d'habitude — de faire des discours sur l'amour. Et puis vient Aristophane — le poète comique — et il raconte un mythe. Un mythe que Platon a inventé pour lui, mais qui a traversé vingt-cinq siècles parce qu'il dit quelque chose de vrai sur ce que nous ressentons quand nous aimons.

Il se leva. Alla au tableau. Écrivit :

---

### **Le mythe des êtres sphériques.**

---

— Au commencement, dit Aristophane, les êtres humains étaient sphériques — deux visages, quatre bras, quatre jambes. Ils étaient complets, autosuffisants, puissants. Si puissants qu'ils menaçaient les dieux eux-mêmes. Alors Zeus les a coupés en deux. Et depuis ce moment, chaque moitié cherche l'autre. C'est cela, l'amour.

— Ce mythe est magnifique. Et philosophiquement problématique. Ce qui est magnifique — c'est l'idée que l'amour est une reconnaissance. Pas un choix rationnel

— une reconnaissance. Ce qui est problématique — c’est l’idée de complétude. Elle dit que l’amour est une fusion. Et cette descendance est parfois toxique. Elle dit que la jalousie est une preuve d’amour. Que la dépendance est de la profondeur.

Il écrit :

---

**L’amour comme fusion — la tentation et le danger.**

---

— Mais Platon lui-même ne s’arrête pas à Aristophane. Il fait parler Socrate. Et Socrate rapporte les propos d’une femme — Diotime de Mantinée. Et Diotime dit : l’amour n’est pas un dieu. L’amour est un démon — un intermédiaire entre le mortel et l’immortel. Un manque. Une quête.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**Éros — ni riche ni pauvre, ni beau ni laid.**

**Éros — le désir de ce qu’on n’a pas encore.**

---

— Et Diotime propose l’échelle de l’amour — une ascension. On commence par aimer un beau corps. Puis on comprend que la beauté d’un corps ressemble à celle d’un autre. Puis on aime les belles activités, les belles connaissances. Et enfin — au sommet — on aperçoit le Beau en soi. Beau absolument, éternellement, immuablement.

— **Thomas** : Mais cette ascension — elle abandonne les personnes particulières en chemin. Si l'amour monte du beau corps vers le Beau absolu — qu'est-ce qui reste de Marie ou de Jean ? Est-ce qu'ils ne deviennent pas des échelons ?

— Oui. Et c'est la critique la plus profonde qu'on puisse faire au platonisme amoureux. Gregory Vlastos l'a formulée avec précision : Platon ne nous apprend pas à aimer des personnes. Il nous apprend à aimer des qualités. Et les qualités sont interchangeables. Si j'aime la beauté en toi, je peux aimer la même beauté en quelqu'un d'autre.

Il écrit :

---

**Le problème de Platon —**

**il apprend à aimer les qualités, pas les personnes.**

**Or les personnes ne sont pas réductibles à leurs qualités.**

---

— **Iris** : Il y a quelque chose dans Platon que vous n'avez pas encore dit. Cette idée que l'amour est désir d'immortalité. Et cette idée me semble très contemporaine. L'amour romantique contemporain — avec ses fantasmes de l'âme sœur, de la rencontre parfaite — n'est-ce pas un désir d'éternité déguisé en sentiment ?

— Oui. Et Denis de Rougemont — dans L'Amour et l'Occident — dit que la culture occidentale a construit un idéal amoureux qui est fondamentalement un idéal de mort. La passion est désir d'absolu. Et l'absolu est incompatible avec la durée, avec le quotidien, avec la finitude.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**La passion — désir d'absolu dans un monde de finitude.**

**Elle ne peut se satisfaire que dans l'impossibilité.**

---

— Et voilà le piège dans lequel notre époque est tombée — et les algorithmes l'ont aggravé. Ces algorithmes promettent la rencontre parfaite tout en rendant infiniment plus facile de passer à quelqu'un d'autre dès que la perfection semble imparfaite.

Il écrivit :

---

**L'algorithme + la passion platonicienne =**

**la recherche infinie de la perfection impossible.**

**Et l'incapacité à habiter l'amour réel.**

---

— **Noa** : Mais alors — qu'est-ce que l'amour réel ? Si la passion platonicienne est un piège, si la fusion du mythe d'Aristophane est toxique — qu'est-ce qui reste ?

— C'est là qu'intervient quelque chose que ni Platon ni les algorithmes ne peuvent penser. Ce que Levinas appelle la caresse.

Il marqua une pause.

— La caresse n'est pas la possession. La caresse est le geste de celui qui touche ce qui échappe. Qui atteint ce qui se dérobe. Levinas dit — et c'est peut-être la plus belle phrase jamais écrite sur l'amour physique — que la caresse consiste à ne chercher rien.

Il alla au tableau. Écrivit lentement :

---

**La caresse consiste à ne chercher rien.**

**Elle est rencontre de ce qui ne se possède pas.**

---

— C'est le contraire exact de ce que propose l'algorithme. L'algorithme cherche. Il optimise. La caresse de Levinas est le geste de celui qui renonce à réduire l'autre. Qui consent à ne jamais le posséder entièrement. Qui accepte que l'être aimé reste toujours mystérieux.

— Et c'est peut-être cela, l'amour adulte. Pas la fusion. Pas la passion absolue et impossible. Mais quelque chose de plus difficile et de plus précieux — la capacité de rester en relation avec quelqu'un qui n'est pas nous, dont l'étrangeté irréductible est précisément ce que nous aimons.

\* \* \*

## II. Levinas et la vulnérabilité de l'aimé — Aimer, c'est craindre pour l'autre

---

— Je voudrais commencer par une expérience que vous avez tous faite.

Il s'assit directement parmi eux — sans préambule.

— Vous aimez quelqu'un. Et cette personne est en retard. Pas très en retard — une heure, mettons. Elle ne répond pas à vos messages. Et quelque chose se produit en vous — quelque chose d'irrationnel, de disproportionné par rapport à la situation objective. Une inquiétude qui grandit. Une image fugace — un accident, une chute, quelque chose de grave.

— Qui a vécu cela ?

Tous levèrent la main. Immédiatement. Sans hésitation.

— Et maintenant — demandez-vous : qu'est-ce que cette inquiétude révèle ? Pas psychologiquement — philosophiquement. Qu'est-ce qu'elle dit sur la nature de l'amour ?

— **Malia** : Qu'on tient à quelqu'un d'une façon qui dépasse notre contrôle.

— **Thomas** : Que quelqu'un est devenu une partie de nous-mêmes. Que sa disparition serait notre perte.

— Oui. Et Levinas dit quelque chose de plus précis encore. Il dit que cette inquiétude — cette peur pour l'autre — est peut-être la définition la plus juste de l'amour. Aimer, dit-il, c'est craindre pour l'autre. Non pas craindre de perdre ce que l'autre nous apporte. Craindre pour lui — pour son existence à lui.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**Aimer — c'est être otage de la vulnérabilité de l'autre.**

---

— Otage. C'est le mot de Levinas. Il dit : dans l'amour, je suis otage. Non pas au sens où l'autre me retient contre ma volonté — au sens où mon bien-être dépend désormais d'une existence qui m'échappe. Je ne contrôle pas l'autre. Je ne peux pas le protéger de tout. Et pourtant son exposition au monde est devenue mon affaire. Ma responsabilité. Mon tourment.

— **Iris** : Mais n'est-ce pas là une définition de l'amour qui le rend indissociable de la souffrance ? Si aimer c'est être otage — pourquoi voudrions-nous de quelque chose d'essentiellement douloureux ?

— La souffrance potentielle de l'amour — cette vulnérabilité à la perte — n'est pas un défaut de l'amour. C'est sa mesure. Elle dit quelque chose sur l'importance de ce qu'on aime. Et Levinas va plus loin : il dit que c'est précisément parce que l'autre peut mourir, peut souffrir — c'est précisément parce qu'il est mortel — que son existence a ce poids absolu pour nous.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**La mortalité de l'aimé est ce qui le rend irremplaçable.**

**Sans finitude — pas d'amour véritable. Seulement l'admiration.**

---

— **Noa** : D'un côté — Platon dit que l'amour aspire à l'éternité. De l'autre — Levinas dit que l'amour naît de la mortalité, de la fragilité. Ces deux visions ne se contredisent-elles pas radicalement ?

— Si. Elles se contredisent. Et cette contradiction est productive. Elle dit quelque chose de vrai sur l'amour lui-même, qui est toujours en tension entre ces deux pôles. Entre le désir que ça dure et la conscience aiguë que ça ne durera pas.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**L'amour vit dans la tension —**

**entre le désir d'éternité et la conscience de la finitude.**

**C'est cette tension qui lui donne son intensité.**

---

Il se rassit parmi eux.

— Ricœur avait une façon de parler de la promesse que je trouve décisive. La promesse est l'acte par lequel un être humain oppose quelque chose au temps. Non pas nier que le temps change. Mais dire : malgré cela, je serai là. Cette fidélité — cette

façon de tenir sa parole contre le temps — est peut-être la forme d'amour la plus profonde.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**La promesse — tenir sa parole contre le temps.**

---

— La passion brûle. Elle est intense, magnifique, insupportable. Et elle se consume. Mais il y a quelque chose qui peut lui succéder — si on l'accepte, si on ne panique pas devant la transformation. Quelque chose que les Grecs appelaient philia. L'amour d'amitié. L'amour qui a traversé du temps, qui connaît l'autre dans sa durée, dans ses fragilités révélées. Et qui choisit de rester.

Il écrivit :

---

**Éros — l'amour qui désire.**

**Philia — l'amour qui connaît et reste.**

**Les deux sont nécessaires. Ni l'un ni l'autre ne suffit seul.**

---

\* \* \*

### III. Barthes et le langage impossible de l'amour — Parler sans pouvoir dire

---

— Je voudrais lire quelque chose.

Il avait apporté un livre ce matin-là — petit, usé, la couverture blanche légèrement jaunie par le temps. Il le posa sur la table, l'ouvrit à une page marquée par un signet, et lut — sans préambule, sans explication :

*Je suis fou de toi. Je suis en proie à un tourment sans issue. Je suis frappé par une idée fixe. Je souffre dans le silence. Je suis amoureux.*

Il referma le livre.

— Ces phrases — vous les avez dites. Ou pensées. Ou senties sans pouvoir les dire. Elles sont dans le livre de Roland Barthes — Fragments d'un discours amoureux, publié en 1977. Et Barthes dit quelque chose d'étrange à leur sujet. Il dit que ces phrases ne lui appartiennent pas. Qu'elles viennent de partout — des romans, des poèmes, des conversations, des clichés. Et que pourtant — ces mots usés, communs, rebattus — sonnent absolument neufs quand on les dit soi-même, dans sa propre bouche, à cette personne précise.

— C'est le paradoxe du langage amoureux. Il est à la fois le plus commun des langages — tout le monde parle d'amour depuis la nuit des temps — et le plus singulier.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**Le langage amoureux — universel et absolument singulier.**

**Tous les mots ont déjà été dits.**

**Et pourtant chaque fois c'est la première fois.**

---

— **Malia** : J'ai pensé à ce que vous nous aviez demandé la semaine dernière. Une phrase dite ou reçue qui a tout changé. Ce n'était pas une grande déclaration. Quelqu'un m'a dit un matin — on venait de se disputer, le silence était lourd : tu veux du café ? Et c'était ça. Ces trois mots. Qui voulaient dire autre chose. Qui étaient une façon de dire : je suis encore là, on peut continuer.

— Barthes aurait dit que c'est précisément parce qu'elle est banale qu'elle porte autant. Les grandes déclarations sont parfois vides — trop attendues, trop préparées. Et les petites phrases ordinaires — celles qui surgissent dans l'espace réel du quotidien — peuvent porter une charge émotionnelle considérable. Précisément parce qu'elles ne cherchent pas à la porter.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**Le langage amoureux ne dit pas toujours ce qu'il semble dire.**

**Il dit autre chose — en dessous, à côté.**

**C'est pour cela qu'il est intraduisible.**

---

— **Thomas** : Mais est-ce que parler de l'amour ne risque pas de le tuer ? Il y a quelque chose dans l'amour qui résiste à l'analyse.

— C'est l'objection romantique classique. Mais Barthes y répond d'une façon décisive. Il dit que le danger n'est pas de parler de l'amour — c'est de parler de l'amour avec les mauvais mots. Ce que Barthes cherche — c'est trouver un langage qui soit à la hauteur de la singularité de l'expérience amoureuse. Pas un langage qui explique l'amour — un langage qui lui ressemble. Fragmenté, incohérent, plein de silences.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**Barthes ne décrit pas l'amour.**

**Il imite sa forme — fragmentée, contradictoire, singulière.**

---

— **Iris** : Il y a une figure dans Barthes qui me hante. La figure de l'absence. Il dit que l'absence de l'être aimé est une façon d'être présent — une présence négative qui occupe tout l'espace.

— Oui. Et c'est une des intuitions les plus précises de Barthes sur la phénoménologie amoureuse. L'absence de l'aimé n'est pas un vide — c'est une plénitude douloureuse. L'espace qu'il occupait reste occupé par son absence.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**L'amour transforme le monde en monde habité par l'aimé.**

**Même en son absence — surtout en son absence.**

---

— **Noa** : Je voudrais pousser cette idée. Nous sommes tous faits du même matériau. Les mêmes émotions, les mêmes peurs, les mêmes désirs fondamentaux. Et pourtant chacun de nous est absolument singulier. Et l'amour — peut-être plus que tout autre expérience — révèle cette double vérité. Il est universel. Et il est absolument singulier.

Le professeur Verne resta silencieux un long moment.

— Vous venez de formuler quelque chose que j'essaie de dire depuis le début de ce séminaire sans trouver les mots exacts. L'amour est peut-être le lieu où la tension entre l'universel et le singulier est la plus visible. La plus vive.

Il alla au tableau. Écrivit lentement, sous tout ce qui précédait :

---

**L'amour — là où l'universel et le singulier**

**se rencontrent dans toute leur tension.**

**Là où ce qui est commun à tous**

**devient absolument propre à deux.**

---

— Et voilà pourquoi les algorithmes — aussi sophistiqués qu'ils deviennent — ne peuvent pas remplacer l'amour. Ils opèrent du côté de l'universel. Et l'amour vit du côté du singulier — de ce haecceitas irréductible que Barthes cherchait dans ses fragments.

\* \* \*

## IV. L'amour à l'heure du marché — Ce que le capitalisme émotionnel fait à l'amour

---

— Je voudrais commencer par un chiffre.

Il était arrivé ce matin-là avec une feuille imprimée qu'il posa au centre de la table, face vers le bas.

— Avant de regarder cette feuille — combien pensez-vous que le marché mondial des applications de rencontre représente en chiffre d'affaires annuel ?

Quelques estimations timides. Il retourna la feuille.

---

**9 milliards de dollars. En 2022.**

---

— Neuf milliards de dollars. Par an. Pour vendre de l'amour. Ou plutôt — pour vendre la promesse de l'amour. Pour monétiser le désir humain le plus fondamental. La solitude. Le besoin de l'autre. L'espoir de trouver quelqu'un.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**Une industrie qui vend l'amour à intérêt  
à ce que l'amour ne soit jamais tout à fait trouvé.**

---

— Eva Illouz — dont les travaux sont peut-être les plus importants sur ce sujet — montre que le capitalisme contemporain ne se contente pas de vendre des biens matériels. Il vend des expériences émotionnelles. Il produit des représentations de ce que les émotions devraient être. Et ces représentations façonnent les attentes. Elles disent : voilà ce que l'amour devrait ressembler. Et si ton amour ne ressemble pas à ça — il y a peut-être un problème.

Il écrit :

---

**L'amour romantique + la logique du marché =**

**l'exigence d'une perfection impossible**

**dans un contexte de choix infini.**

**C'est la recette du malheur amoureux contemporain.**

---

— **Iris** : Il y a une figure dans Barthes qui me hante. Cette incapacité à s'engager. Pas par peur de l'engagement en soi — mais par peur de rater quelque chose. Cette anxiété particulière du choix irréversible dans un monde où tout semble réversible.

— Oui. Et Zygmunt Bauman — l'amour liquide. Il dit que l'amour contemporain est devenu liquide — fluide, adaptable, difficile à fixer. Les relations sont des investissements. Et quand le retour semble insuffisant — on liquide l'investissement et on en cherche un autre.

Il alla au tableau. Écrivit :

---

**L'amour liquide — Bauman.**

**La relation comme investissement.**

**L'engagement comme risque à gérer.**

**La rupture comme désinvestissement rationnel.**

---

— **Malia** : Mais alors — si c'est ça le problème — quelle est la résistance possible ? On ne peut pas simplement décider de ne pas être influencés. On ne peut pas sortir du marché.

Le professeur Verne la regarda longuement.

— Je vais vous dire ce que je pense. Non pas ce que Levinas ou Barthes ou Illouz pensent — ce que je pense. Personnellement.

Il alla au tableau. Écrivit — lentement, comme si chaque mot était pesé :

---

**La résistance — ce n'est pas de rejeter les outils.**

**C'est de changer le cadre dans lequel on les utilise.**

---

— Les applications de rencontre ne sont pas mauvaises en elles-mêmes. La résistance n'est pas de les rejeter. C'est de refuser la logique du marché qui leur est implicite. Entrer dans une relation — même commencée sur une application — avec la disposition de Levinas plutôt que celle du « maximizer ».

— Concrètement — cela veut dire accepter que la personne en face ne soit pas un profil mais quelqu'un. Quelqu'un qui a des zones d'ombre et des contradictions. Quelqu'un dont la façon de vous décevoir sera précisément la façon dont il ou elle est lui-même ou elle-même.

Il écrit :

---

**La résistance amoureuse —**  
**choisir la rencontre avec ce qui est**  
**plutôt que la recherche de ce qui devrait être.**

---

— Kierkegaard avait une façon de décrire les stades de l'existence que je trouve encore juste. Le stade esthétique — la vie organisée autour de la recherche du beau, du nouveau, de l'intense. Et le stade éthique — la vie organisée autour de l'engagement, de la fidélité, de la construction dans la durée. Les applications de rencontre sont des machines à esthétique. Et le saut dans l'éthique — le moment où on choisit quelqu'un et où on reste — ce saut est difficile à faire depuis l'intérieur de cette logique. Parce que la logique dit toujours : attends. Il y a peut-être quelqu'un de mieux.

Il écrit :

---

**Kierkegaard — le saut dans l'éthique.**

**Du désir du nouveau à la fidélité à ce qu'on a choisi.**

**C'est ce que le marché rend difficile.**

**C'est ce qui reste nécessaire.**

---

\* \* \*

# CLÔTURE

*Ce que nous avons appris sur l'amour*

Il n'y avait rien sur la table ce matin-là.

Pas de livre de Barthes. Pas de feuille avec des chiffres. La table nue — le même bois ordinaire que depuis le début des séminaires.

Le professeur Verne entra. Posa son manteau. S'assit parmi eux — au centre, directement.

— Avez-vous écrit vos fragments ?

Un silence d'abord. Puis une hésitation collective. Comme si la consigne avait atteint quelque chose que les autres n'avaient pas atteint. Quelque chose de plus exposé.

Ce fut Noa qui parla en premier. Et dans sa voix il y avait quelque chose qu'on n'y avait pas encore entendu — une nudité tranquille.

— **Noa** : J'ai écrit. Pas un fragment — plusieurs. Toute la semaine. Des fragments sur quelqu'un que j'ai aimé il y a longtemps. Ce que j'aimais en elle n'était pas ses qualités. C'était une façon qu'elle avait de regarder les choses comme si elles la surprenaient toujours. Qui était entièrement la sienne. Que je n'ai jamais retrouvée ailleurs. Et que je n'avais pas su voir quand elle était là.

— **Thomas** : Moi j'ai écrit une seule phrase. La phrase c'est : je ne savais pas que j'aimais jusqu'à ce que j'aie peur de perdre. C'est tout. Je ne sais pas si c'est philosophique. Mais c'est vrai.

— **Malia** : J'ai écrit sur ma mère. J'ai écrit sur la façon dont elle tient son café le matin — des deux mains, comme quelque chose de précieux. Et j'ai réalisé que c'est ce geste-là que j'aime. Pas ses qualités. Pas ses valeurs. Ce geste. Cette façon de tenir son café. Qui ne ressemble à rien d'autre.

— **Iris** : J'ai écrit sur l'absence. J'ai écrit : tu n'es pas là et le monde est plein de toi. Et j'ai réalisé que certaines personnes — même après des années — occupent encore des zones entières de notre façon de percevoir. Et que cette occupation n'est pas de la tristesse. C'est une forme de présence.

— **Sonia** : J'ai écrit sur mon mari. On est mariés depuis onze ans. Et j'ai trouvé ceci : il dit toujours on verra quand je m'inquiète pour l'avenir. Pas pour minimiser. Parce qu'il croit vraiment que l'avenir est ouvert. Et cette façon qu'il a de croire à l'ouverture du monde — dans un monde qui m'a appris à me méfier — c'est peut-être ce que j'aime le plus profondément.

— **Léo** : J'ai écrit quelque chose d'étrange. J'ai écrit sur quelqu'un que je n'ai pas encore rencontré. Sur ce que j'espère. Non pas les qualités que j'espère. Mais la façon d'être avec quelqu'un que j'espère. Et en écrivant, j'ai réalisé que ce que j'espère ressemble à la caresse de Levinas. Quelqu'un dont l'étrangeté m'habiterait.

Le professeur Verne les écouta tous. Puis il resta silencieux un long moment. Regarda ses mains. Et dit :

— Vous venez de faire quelque chose que Platon, Levinas et Barthes n’ont pas réussi à faire entièrement. Vous avez dit l’amour singulier. Votre amour singulier. Pas l’amour en général — l’amour tel qu’il existe dans vos vies particulières, irremplaçables, non optimisables.

Il se leva.

— La façon dont Noa décrit le regard de cette femme. La façon dont Thomas a découvert l’amour dans la peur de la perte. La façon dont Malia aime le geste de sa mère sur le café. La façon dont Iris est habitée par quelqu’un disparu. La façon dont Sonia est aimée par l’ouverture au monde de son mari. La façon dont Léo espère l’étrangeté de l’autre. Tout cela — aucun algorithme ne peut le produire. Aucune compatibilité ne peut l’optimiser.

Il alla au tableau. Sous tout ce qui précédait, il écrivit, lentement, simplement :

---

**L’amour demande qu’on consente à ne pas tout comprendre.**

**À ne pas tout posséder.**

**À rester avec ce qui échappe.**

**Et à appeler cela la richesse — non pas le manque.**

---

Il posa la craie. Se retourna.

— Je veux vous dire quelque chose sur ce que je crois. Pas ce que Platon croit, pas ce que Levinas croit. Ce que je crois — après des années de philosophie de l’amour et après une vie à essayer d’aimer vraiment, avec toutes les maladresses que cela suppose.

— Je crois que l’amour est la seule expérience humaine qui nous force à renoncer à l’illusion de la maîtrise. La seule qui dit : tu ne contrôles pas. Tu ne peux pas optimiser. Tu peux seulement — si tu en as le courage — rester. Rester avec quelqu’un qui n’est pas toi, qui ne te complétera jamais parfaitement. Et choisir de trouver dans cette imperfection irréductible non pas un échec de l’amour idéal — mais la forme réelle de l’amour possible.

Il alla au tableau une dernière fois. Et écrivit — cette fois sans regarder le tableau, comme s’il savait déjà ce qu’il allait écrire :

---

**Aimer — c’est choisir l’irremplaçable**  
**dans un monde qui propose l’infini substituable.**

---

Il posa la craie. Prit son manteau. Le boutonna — lentement, comme toujours.

— L’amour apprend quelque chose. Il apprend — à travers la joie et à travers la souffrance — ce que c’est que d’exister vraiment. D’être concerné par une existence autre que la sienne. D’être transformé par cette préoccupation.

Il s’arrêta sur le seuil.

— Continuez d’aimer. Mal, bien, avec maladresse, avec courage. Avec tous vos défauts et tous vos angles morts. Continuez d’aimer — parce que c’est en aimant qu’on apprend à être humain. Et pas autrement.

Et il sortit.

\* \* \*

Ils restèrent.

Comme toujours — mais différemment. Avec quelque chose de plus simple, de plus corporel. Un sentiment de plénitude tranquille — comme après une longue conversation avec quelqu’un qu’on aime depuis longtemps.

Noa ferma son carnet — celui où il avait écrit ses fragments toute la semaine. Le tint un moment dans ses mains. Puis le glissa dans son sac avec le soin qu’on met à ranger quelque chose de précieux.

Thomas regarda le tableau — toutes les phrases accumulées, tous les noms, toutes les tensions. Et dit, très doucement, pour personne en particulier — ou peut-être pour tout le monde :

— **Thomas** : Je vais appeler quelqu’un ce soir.

Malia sourit — ce sourire particulier de quelqu’un qui reconnaît quelque chose dans les mots de quelqu’un d’autre.

Et Sonia — discrètement, sans que les autres le remarquent — sortit son téléphone. Non pas pour vérifier ses messages. Pour envoyer quelque chose. Trois mots, peut-être. Ou même moins.

Quelque chose de simple.

*De suffisant.*

\* \* \*

*Quelque part dans le monde, un algorithme optimisait la rencontre.*

*Quelque part dans le monde, quelqu'un évaluait un profil.*

*Quelque part dans le monde, quelqu'un choisissait le suivant.*

*Et dans la salle du dernier étage, quelqu'un allait appeler quelqu'un ce soir.*

**Pas parce que c'était optimal.**

**Pas parce que c'était parfait.**

**Parce que c'était lui.**

**Parce que c'était elle.**

**Parce que c'était irremplaçable.**

\* \* \*

**FIN**

\* \* \*

*« L'amour est désir d'immortalité. »*

Platon, Le Banquet

*« Aimer, c'est craindre pour l'autre. »*

Emmanuel Levinas

*« Je veux comprendre ce qui m'arrive. »*

Roland Barthes, Fragments d'un discours amoureux